

# Balthazar

## Avril 1491

---

L'air était doux le long des canaux et Balthazar regardait la lune. Elle était presque pleine et sa lumière soyeuse éclairait les ruelles. Ses reflets bondissaient des canaux jusqu'aux ponts et aux palais des marchands, soulignant là une porte sculptée avec gout, là un fronton de pierre portant des armoiries, là quelques pieux de bois retenant une gondole. A cette heure trop tardive, personne ne circulait, outre quelques poivrots et quelques malfaisants cherchant de mauvais coups. Certains soirs, les ruelles étaient si sombres que Balthazar lui-même préférerait s'en tenir aux plus larges artères. Cette nuit cependant, il avait bien trop bu pour penser ainsi et la lune, bienveillante, éclairait son chemin.

Une aide bienvenue : il tira son chapeau, car sans cette aide précieuse, il aurait certainement plus d'une fois chuté, au mieux contre une batisse, au pire dans un canal. Et les canaux de Venise n'étaient pas à son goût, trop froids et trop puants. Le risque d'un bain à l'esprit, il restait concentré sur chacun de ses pas et les relents de vin le faisaient parfois rire, doucement, pour lui-même. Il se rêvait poisson, vivant dans la lagune, poisson mais pas le moindre : sauveur des poissons, changeant leur eau en vin. Pendant un court instant, il se reprit un peu, se signa pour la forme, puis pouffa à nouveau.

Il ne vit pas, bien sûr, qu'une forme le guettait aux abords de chez lui.

Il avait depuis un moment quitté les bords des canaux et s'était enfoncé dans des ruelles tortueuses où, bien loin des palais, des bâtiments anciens, étayés tant bien que mal, abritaient les moins nobles et les moins fortunés. Ici, au milieu des sans-grades, des discrets et des humbles, il louait une chambre dans une maison de briques de quatre courts étages. Au bas de l'escalier branlant qui s'agrippait au côté, il stoppa un moment, voulant se dégriser. Il s'amusa encore, pensant à sa logeuse qui, au vu de l'heure tardive, n'aurait pas le loisir d'observer son retour. Elle aimait pourtant tellement raconter le lendemain, juste sous sa fenêtre, la manière de ses retours et les activités forcément condamnables que cela devait cacher. Il hésita à la réveiller. Elle en serait occupée pour plusieurs jours. Il pouffa. Il décida finalement de monter jusqu'à sa chambre tant qu'il en était capable.

Dès qu'il eut gravi la première volée de marche, la forme qui l'observait depuis l'autre côté de la rue sortit de l'ombre, fit un signe de la main en direction des étages et vint se poster au bas de l'escalier. Il pouvait aisément suivre la progression de Balthazar, irrégulière mais ininterrompue, au grincement des vieilles marches de bois.

Devant sa porte, Balthazar, passablement essoufflé, fit une courte pause. Il poussa la porte qui n'était jamais fermée, précaution inutile au vu de sa situation matérielle, et entra. A tout le moins, il voulut entrer dignement mais son pied buta lourdement contre la chambranle de la porte et il bascula, tout aussi lourdement, frappant de l'épaule gauche, ainsi que de tout son poids, le plancher vermoulu.

Ce ne fut qu'une fois au sol qu'il réalisa qu'une autre personne était présente dans la pièce. Celle-ci venait d'essayer de l'assommer et, l'occiput visé s'étant soudain dérobé, avait trébuché. L'agresseur tentait de retrouver son équilibre. Par réflexe, Balthazar projeta aussi vivement que son état le permettait son pied botté dans les génitoires de l'individu. Une fois ce dernier recroquevillé au sol, il respira un bon coup et essaya de prendre la mesure de la situation.

Il était chez lui... Il jeta tout de même un coup d'œil à la pièce afin de s'en assurer.

Effectivement, il était bien chez lui. Et il venait de se faire embusquer. De manière tout à fait professionnelle. Malheureuse, certes, mais professionnelle. Nulle question d'argent, certainement, son dénuement était non seulement notoire mais immédiatement visible à toute personne ayant passé un temps même minime embusqué dans sa chambre. Balthazar regretta qu'il ne s'agisse pas d'argent, il aurait alors pu prendre l'affaire à la légère. Mais puisqu'il s'agissait de plus grave...

Balthazar se redressa, partiellement dégrisé par la situation. Il expédia immédiatement un coup de pied vicieux dans les côtes de son malheureux adversaire puis l'attrapa par le col et le traina sans grand soin prêt de la fenêtre. Visage inconnu, spadassin quelconque. Quelques balafres, sans doute un habitué de telles échauffourées. Il le plaqua au sol, lui planta le genou fermement au milieu du dos et le saisit par les narines, relevant sa tête en arrière.

- Il se trouve, monsieur le mécrant, que j'ai grande envie de pisser puis de dormir. Il se trouve également que vous m'en empêchez. Me voilà donc de fort méchante humeur, commença Balthazar et de calme, son ton se faisait plus emporté. Je vous conseillerais donc de m'exposer rapidement les motifs de votre présence dans mon

humble logement, ainsi que vos intentions à mon égard...

L'homme ne répondit pas, apparemment décidé à se taire. Balthazar lacha son nez et l'attrapa par les cheveux.

- Bien, continua-t-il, avant de frapper violemment le visage de l'individu contre le plancher. Les coups résonnèrent avec force. Le nez ruisselait, le sang écarlate gouttant à la lumière de la lune. Le visage percuta à nouveau le sol à plusieurs reprises.

- Je peut être excessivement violent, monsieur le mécréant, d'autant plus à cette heure, et dans cet état. Cependant, la fatigue m'accable. Plus Balthazar parlait, plus sa voix redevenait douce et raisonnable. Ainsi, je vous propose deux alternatives. Premièrement, votre silence vous mène à travers cette fenêtre jusqu'à la rue ci-dessous, une expérience certainement nouvelle et vivifiante. Deuxièmement, vos paroles vous mènent à travers cette porte jusqu'à l'escalier que vous connaissez déjà, une expérience certes redondante mais néanmoins agréablement apaisante. Sachant que je souhaite me coucher promptement, j'attends de votre part une réponse diligente.

- Vous ne sortirez pas d'ici vivant si, commença-t-il en se débattant.

Mais son visage rencontra à nouveau le plancher, ne lui permettant pas de terminer sa phrase. Balthazar se leva, appliquant un pied ferme et insistant à la nuque de l'homme, puis ouvrit la fenêtre. Passant très rapidement la tête à l'extérieur, il aperçut le second malfaisant, toujours posté au pied des escaliers mais n'en laissa rien paraître. Il se pencha, ses gestes n'exprimant que nonchalance, et saisit son agresseur par le col et la ceinture, le soulevant avec peine, puis percutant le mur avec sa tête quand celui-ci fit signe de se débattre à nouveau.

- Non, attendez, dit-il d'une voix où la panique dominait maintenant. Je sais rien, c'est idiot, je devais juste faire signe quand vous seriez assomé et attaché, c'est tout.

- Quel signe ? A qui ?

- Allumer une lumière sur la fenêtre, mais je ne sais pas pour qui on travaille, c'est Farbizio qui sait. Maintenant qu'il avait commencé à parler, ses mots devenaient un flot. Angelo, il est en bas, devant la maison, il devait couper les retraites, et il vous guettait, c'était son plan. Et c'est lui qui a touché l'argent, et qui a rencontré le commanditaire. Mais moi, je suis pas plus en connivence, je sais pas.

- Bien, ça suffit, fit Balthazar.

Il frappa à nouveau son visage contre le sol et profita des quelques instants d'étourdissement pour trouver le gourdin du malfrat. Bonne qualité, cuir et plomb. Il l'abattit avec retenue sur l'arrière de son crane et l'homme s'éroula. Il n'en garderait qu'une simple bosse. Il aurait sans doute apprécié la maîtrise dont Balthazar avait fait preuve, tout au moins pour ce qui concernait son crâne.

Balthazar se dirigea vers la cheminée et y trouva une chandelle qu'il alluma tant bien que mal. Il la porta jusqu'à la fenêtre où sa flamme vacilla et manqua s'éteindre immédiatement. En prenant soin de rester en arrière, il observa la rue. Deux silhouettes, encapuchonnées, passèrent finalement le coin de la rue et se dirigèrent vers son escalier. Balthazar suivit leur progression au son des marches qu'il connaissait si bien. Un très léger, le deuxième bien moins, un peu plus lourd que Balthazar lui-même, sans doute.

Lorsqu'ils arrivèrent sur le palier, Balthazar ouvrit la porte, restant presque entièrement caché derrière. Les arrivants ne pouvaient voir qu'une silhouette inconsciente sous la fenêtre. Ils entrèrent.

A l'instant même où le second passa la porte, Balthazar abattit sur son crane la matraque, avec bien plus de vigueur que précédemment. Alors que l'homme s'éroulait, il se fit la remarque que, au vu de leurs statures respectives, il avait eu bien raison de ne pas lésiner, un affrontement honnête n'aurait pas été à son avantage. L'autre individu se retourna en entendant le corps heurter le plancher.

Et hurla. Un cri aigu, indiscutablement féminin.

Balthazar se raidit, quelque peu surpris.

"- Madame, étant donné les circonstances, je ne peux que vous conseiller de faire silence... c'est vous qui risquez de devoir vous expliquer au guet."

Il pensa au même moment que, si la voisine arrivait avant le guet, ce serait à lui de s'expliquer. Ce fut presque une raison suffisante pour la faire taire de manière plus ferme et plus rapide. Mais après quelques secondes de surprise, la jeune fille se reprit et recula vers le mur, sortant de sous sa cape une courte dague. Elle la tenait devant elle sans visiblement trop savoir qu'en faire. Balthazar resta à distance, épiant le bruit des marches mais elle n'avait sans doute pas crié assez longtemps. Après tout, il fallait dans le quartier se manifester de manière particulièrement tragique pour que quiconque vienne poser des questions.

"- Madame, vous êtes ici chez moi, et votre présence, en bien d'autres circonstances, aurait suscité bien autre chose que des questions. Cependant, au vu des moyens de votre arrivée, comprenez que je me permette d'abord

de vous questionner.

- Paquet de merde !

- Ah... admettons que l'émotion vous égare...

- Fienteux !

- Madame, je vous en prie...

- Sac à bouse !

- Madame, cela suffit, vous allez m'insulter.

- Et que croyez-vous que je cherche à faire, abruti ! Sa voix hoquetait. Débile ! Assassin..."

Et sur ce dernier mot, sa voix se brisa. Elle fondit en larmes en silence, la dague toujours pointée devant elle. Balthazar fit un pas vers elle.

"- N'approchez pas, vous, vous, espèce de, de... Fabrizio ! Réveille-toi !

- Vous lui demandez trop, madame. A lui comme à moi d'ailleurs, je tiens à vos explications."

En prononçant ces mots, Balthazar fit deux pas et dans un geste d'une fluidité parfaite saisit le poignet de la jeune femme, la privant de sa dague. Il la lâcha immédiatement et recula.

"- Asseyez-vous, madame, vos sbires ne se réveilleront pas tout de suite, et je fatigue. Que me vaut une telle animosité ?

- Vous êtes un assassin !

- Le terme me sied peu, mais je comprends que, de votre point de vue, il puisse en effet sembler se prêter à la situation...

- Foin de belles paroles, vous êtes un meurtrier !

- Je l'ai été, madame, je l'ai été. J'aurais préféré être bien d'autres choses, mais le destin en a voulu autrement. J'ai talent pour les armes alors j'ai tué pour vivre. Vous faites bien de me le reprocher, il y a trop de jours où j'oublie les morts, où je refuse d'aller prier pour leur âme, où je ne veux plus d'eux dans ma triste vie.

- Vous méritez la mort ! Vous méritez l'enfer !

- Oh, sans doute, mais je ne suis pas pressé. Et tant d'autres que moi méritent bien pis que cela encore. Ceux qui ont si longtemps fait appel à mes services, pour commencer. Ceux qui sont tombés sous mes coups, pour une bonne part, également. Par où commencer ?

- Par vous ! C'est votre mort que je veux ! Fabrizio !

- Malheureusement pour vous, je n'ai pas encore envie de mourir. Et, comme Fabrizio pourra vous le confirmer, je n'ai pas survécu à toutes ces années de sang et de fer sans apprendre quelques astuces. J'ai, madame, une réputation en ce domaine qui n'est pas usurpée, et que je tiens à maintenir. Alors, je vous en prie, trouvons un autre arrangement, il sera toujours temps pour vous de venir cracher sur ma tombe dans quelques années. Je ne doute pas que vous me surviviez, si tout au moins vous renoncez à ce projet...

- Vous osez ! Menacer une jeune femme !

- Madame, j'ai appris, à mon regret, à ne considérer ceux qui veulent ma mort que comme des ennemis. Si votre vie est en jeu, il n'est plus de règles, de bonnes manières et de beaux discours, il n'est que la mort qui vous fait face.

- Lache !

- Vous n'avez ni l'âge ni les cicatrices pour vous permettre de telles attaques, madame.

- Vous avez tort de me prendre à la légère, je vous ferais payer ! Vous me craignez, vous aurez peur de ma vengeance, je vous le jure !

- Madame, vous n'êtes nullement en mesure de me menacer. Et je vous crains déjà. Je crains toute personne qui en veut à ma vie car j'ai appris qu'un imbécile sans talent peut tuer tout autant qu'un génie des armes. Je suis donc prêt à vous présenter mes plus plates excuses, à vous dédommager de mon mieux, à expier autant que j'en suis capable. Je n'ai jamais tué que des hommes qui étaient eux-même prêts à me tuer...

- Non, mon père n'aurait jamais porté la main sur vous ! Jamais !

Balthazar se sentit infiniment fatigué. Il avait déjà eu à affronter ici une mère, là une promise, là une soeur. Mais jamais une fille. Les gens d'armes n'avaient que peu d'enfants, et ceux-ci comprenaient bien souvent les risques du métier. Ils cherchaient ainsi rarement la main derrière cette lame qu'ils savaient n'être rien de plus qu'un destin inévitable. Il se sentit vieux, trop usé pour porter encore le poids de cette peine, des ces reproches et de ces larmes...

"- C'était votre ami, il vous accueillait chez lui, il vous aimait... il... il... et vous l'avez tué... vous ne méritez pas de vivre !

- Madame, je comprends votre peine, mais qui donc fut votre père pour que l'on vous ait parlé de nous ainsi ?  
- Francesco de Pazzi ! Votre ami Francesco... l'ami que vous avez trahi si aisément !”

Le visage de Balthazar se vida de son sang. A la lumière pale de la lune, on aurait pu croire qu'il s'était transformé en statue. Il recula de quelques pas, comme s'il avait été frappé, jusqu'à ce que ses jambes rencontrent le lit. Il s'y assit lourdement, sans quitter des yeux la jeune fille assise face à lui. Réduit pour une fois au silence, il ne savait que dire, par où commencer. Ses plus anciens fantômes, ses plus douloureux souvenirs, les lambeaux de cette époque bénie où il n'était pas encore un vieux spadassin usé, ni même encore un mercenaire, ce temps de bonheur suspendu entre les guerres et la misère, tout revenait à travers ce visage si jeune. Il ne l'avait pas vraiment observée jusqu'à cet instant mais il pouvait maintenant deviner dans les ombres de sa cape le menton, le cou, et cette bouche dont il savait déjà comment elle se plisserait en souriant. Une larme coula sur sa joue.

“- Vous pouvez pleurer ce soir mais je pleure moi depuis seize ans. Je pleure la mort de mon père de votre main. Vous paierez, je vous le jure, aussi vrai que je suis Cecilia de Pazzi, fille de Francesco de Pazzi.”

Balthazar voulut parler mais le mots restèrent au fond de sa gorge, emprisonné par des larmes trop anciennes, trop amères pour attendre plus. Son visage vieillit de dix ans alors qu'il observait la jeune fille, le visage marqué par les larmes tout autant. Elle se releva bursquement et se dirigea à grands pas vers la porte. Il entendit ses pas dans l'escalier branlant descendre puis disparaître.

La lune avait presque disparu quand le mécréant écroulé près de la fenêtre commença à remuer. Balthazar n'avait toujours pas bougé, assis sur le bord du lit.

“- Madame de Pazzi, vous laissez trainer vos affaires de manière bien compromettante. Je croirais voir votre mère...”

Ses larmes se remirent à couler. Il porta la main au crucifix qui pendait à son cou et le serra un moment. Puis il trouva la force de se lever et traina jusqu'au palier les deux hommes qui encombraient le plancher de sa chambre. Alors qu'il barrait sa porte, les premières lueurs de l'aube pointaient. Il tenta de penser à sa logeuse et aux questions qu'elles ne manqueraient pas de poser aux locataires impromptus de son palier mais le coeur n'y était pas.

Il se coucha tout habillé, luttant contre ses souvenirs, poursuivi par un visage, par un sourire, et il s'entendait hurler, hurler jusqu'à en perdre la voix.

Clara.

Il avait tant tenté de l'oublier. Il avait presque cru y arriver. Presque.

Mais c'est bien avec elle qu'il s'endormit, chaque larme murmurant le même prénom...

SEb  
Avril 2005